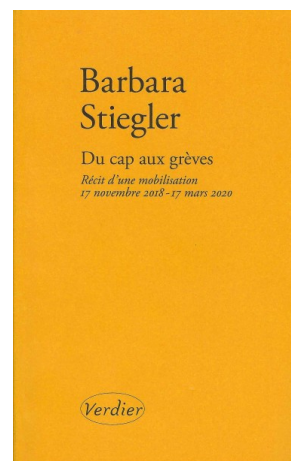


« *Du cap aux grèves* » *Récit d'une mobilisation* 17 novembre 2018 – 17 mars 2020.

Barbara Stiegler.
Editions Verdier.
2020 – 135 pages.



Comment ai-je découvert ce livre ?

Je guettais sa sortie depuis plusieurs jours (sortie dont j'avais connaissance depuis plusieurs mois)... je l'ai trouvé dans une librairie à Toulouse.

Quelques mots sur l'auteur...

Barbara Stiegler est une philosophe française, née en 1971, qui est directrice de recherche à la fac de Bordeaux Montaigne où elle est responsable du Master « Soins, éthique et santé ». Elle est membre de l'Institut universitaire de France, ainsi que du comité d'éthique du CHU de Bordeaux. Le point de départ de ses recherches se centre surtout autour de Nietzsche, dans ses rapports à la biologie et au corps. Elle a notamment publié « Nietzsche et la biologie », Paris, PUF, 2001, 128 p. et « Nietzsche et la critique de la chair : Dionysos, Ariane, le Christ », Paris, PUF, 2005, 392 p. Ses recherches s'inscrivent aujourd'hui dans le champ de la philosophie politique et portent sur l'histoire des libéralismes et de la démocratie.

La parution de « Il faut s'adapter »¹ (2019 – nrf essais Gallimard – 336 pages) a connu un succès certain. Les ressources écrites (articles, entretiens,...), audio et vidéo sont très nombreuses ces derniers mois.

Quelques mots sur l'ouvrage...

Un petit livre de 135 pages, sur le même format (la même maison d'édition également) que « Nos cabanes » de Marielle Macé² !

Chaque chapitre est rattaché à une période d'un calendrier allant du 17 novembre 2018 au 17 mars 2020.

Une tentative pour résumer l'ouvrage...

Il s'agit d'un récit assez personnel (l'auteure s'y exprime fréquemment à la première personne) de ce que l'universitaire, écrivain, chercheuse, Barbara Stiegler, a vécu et traversé entre le 17 novembre 2018 (jour de l'acte I du mouvement des gilets jaunes) et le 17 mars 2020 (premier jour du confinement, suite à l'épidémie de covid-19).

Un témoignage qui comporte à la fois une sorte d'actualisation de ses analyses proposées dans « Il faut s'adapter » et les conséquences du succès de ce livre sur les engagements et la mobilisation de son auteure, notamment dans sa ville de Bordeaux. En effet, dès sa sortie, « Il faut s'adapter » est entré en résonance et en débat avec un certain nombre de mouvements et de mobilisations citoyens, d'engagements militants.

Les thèses développées dans son livre ne pouvaient plus la laisser spectatrice de son époque.

1 Voir ma fiche de lecture (août 2019).

2 Voir ma fiche de lecture (avril 2019).

Ce que ça met au travail...

Pour celles et ceux qui ont lu « Il faut s'adapter » et suivi « l'actualité » de son auteure depuis cette parution (nombreux entretiens dans divers médias), le contenu de ce livre ne constitue pas une grande découverte sur le fond.

L'intérêt que je porte au contenu de cet ouvrage se situe à deux niveaux.

> Tout d'abord, les manières dont l'universitaire, l'écrivain, la chercheuse en philosophie politique est peu à peu affectée par les débats, les échanges, les controverses que génèrent ses analyses. Elle ne peut plus rester spectatrice ! Et comme son terrain de recherche -et sa période historique- sont particulièrement vastes dans « Il faut s'adapter » (la généalogie du néolibéralisme, tout d'abord aux Etats-Unis, puis dans le monde entier et ce, sur plusieurs siècles), Barbara Stiegler s'engage et se mobilise -parfois se retrouve engagée, mobilisée (comme une vague qui la ferait s'échouer sur... la grève)- dans ses milieux de vie (l'université, l'hôpital,... mais aussi la (« sainte ») famille !).

Il est particulièrement intéressant de la voir « rattraper » quasiment par ses analyses « théoriques » et peut-être elle-même surprise de leur ancrage dans les réalités contemporaines de diverses personnes impliquées dans différentes mobilisations (gilets jaunes, retraites, recherche universitaire...).

Il y a des passages assez touchants où l'universitaire, l'écrivain, la chercheuse se retrouve comme happée par une vague populaire, qu'elle transforme en analyse fort pertinente, notamment concernant les mécanismes de séparation des « intellectuels » et des « manuels » depuis plusieurs décennies.

Il y a là des liens assez évidents avec l'acteur-chercheur engagé en Siaes-Dheps dans ce que l'entremêlement complexe des écrits « théoriques » et des pratiques de terrain produisent de tensions, de disputes, de tourments (avec la fatigue qui les accompagnent), de questionnements, de doutes,... et de lumineux éclairages aussi parfois ! Un processus qui est de l'ordre de la maïeutique (n'emploie-t-on pas fréquemment l'expression « mise en travail » ?!).

> L'analyse politique (page 99 et suivantes) concernant des formes de « dogme de l'horizontalité » et l'esquive de la conflictualité qui va avec... L'auteure y parle de violence de la bienveillance, de la parité et affirme sa préférence pour le conflit assumé des puissances (voir extraits ci-dessous). Et ses engagements et implications locales (à l'échelle de l'agglomération bordelaise) constituent un magnifique terrain d'expérimentations, de pratiques. Un superbe terrain de recherche !

Dans sa recherche d'autres voies, j'imagine des liens, des passerelles avec Alain Damasio et sa polytique³, avec Baptiste Morizot justement et son analyse du sauvage et du domestique⁴, avec Arthur Guichoux et sa récente tribune dans Libération⁵,...

Un seul regret (mais peut-être porteur de nouvelles perspectives ?!), l'absence de référence à l'éducation populaire, qui est peut-être le chaînon manquant de l'ouvrage. Une prochaine étape dans les engagements de Barbara Stiegler ? Les lieux et les temps d'éduc'pop' ne manquent pas sur Bordeaux !

Peut-être pourrais-je lui envoyer les travaux de Léa (intervenante lors de notre dernier TD de Siaes-Dheps) qui consacre sa thèse aux liens entre université et éducation populaire justement ?!

3 Voir sa postface de « Manières d'être vivant » de Baptiste Morizot.

4 « Les diplomates » - page 79 et suivantes – Fiche de lecture à venir.

5 https://www.liberation.fr/debats/2020/09/05/vive-la-democratie-sauvage_1798564 (5 septembre 2020).

Quelques extraits...

« Qu'est-ce au fond que ce « néolibéralisme » que nous désignons comme adversaire ? S'agit-il bien, comme nous le criions dans les cortèges, de la privatisation et du retrait de l'État ? Ne s'agit-il pas plutôt une mutation de l'État lui-même, transformé par un nouveau type de pouvoir, celui justement qui a réussi à édifier au beau milieu des océans du monde entier le même cap pour toutes les sociétés ? » (p. 13)

« Et l'acte I du 17 novembre sera, en effet, un événement. (...) Un événement, c'est à dire le déferlement de perceptions et de sentiments inouïs qui nous obligent à réviser nos catégories et à inventer de nouveaux concepts. » (p.17)

« Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'accueil des gilets jaunes par les gens de mon milieu n'est pas des plus hospitaliers. Il faut dire que cela fait cinquante ans que les classes populaires et les universitaires ne se parlent plus et qu'ils s'ignorent réciproquement. Que les pouvoirs successifs s'en réjouissent, dressant sans relâche les uns contre les autres. Et que les livres, tous les livres, sont perdus au coeur de ce divorce. » (p.18)

« (...) les plateaux télé ne peuvent tout de même pas se transformer en tribunes pour l'insurrection. » (p.19)

« « Maintenir le cap » : tel serait le critère du bon gouvernement. Et mener « la pédagogie des réformes » : telle serait, en contexte démocratique, la seule méthode envisageable de navigation. Viser toujours la même direction, garder bien droit le gouvernail en dépit des remous, des vents contraires et des tempêtes -le fameux cap-, et y parvenir grâce à ce que le dictionnaire définit comme la « science de l'éducation des enfants » -la fameuse pédagogie-, ce serait donc là le nouvel art de gouverner. (...) Il révèle de manière très rigoureuse le sens du nouveau libéralisme qui a émergé dans les années 1930 et qui n'a cessé de se diffuser à l'ensemble du monde, en se baptisant lui-même du nom de « néolibéralisme ». » (p.27-28)

« Le cap d'abord (...) imposer à la société la direction qu'elle doit prendre. (...) le cap qu'il entend imposer à toutes les sociétés, est celui d'une compétition juste, censée inclure tous les individus. (...) Le cap, c'est que tous puissent, avec un maximum d'égalité des chances, participer à la grande compétition pour l'accès aux ressources et aux biens (...). Alors se dégagera une hiérarchie juste entre les gagnants et les perdants, résultat toujours provisoire qu'il s'agira à chaque fois de rejouer, une fois encore comme dans le sport, afin qu'aucune rente de situation ne s'installe et que la compétition soit indéfiniment relancée. » (p.29)

« Les zones rurales et périurbaines sont peuplées de gens qui ont « joué le jeu » de la mondialisation et qui s'estiment désormais non seulement perdants, mais définitivement sur la touche. (...) C'est précisément ce jeu lui-même [*celui de la compétition mondiale*] que les gilets jaunes dénoncent et sur la base de trois arguments très rationnels. Parce qu'il produit nécessairement une minorité de gagnants et une masse énorme de perdants. Parce qu'il transforme de fond en comble la nature de l'État, en en faisant l'organisateur officiel des inégalités et des injustices. Parce qu'il a été imposé autoritairement aux peuples et systématiquement soustrait à toute délibération démocratique. » (p.30)

« (...) le cap, ce but transcendant qui ne peut ni se critiquer ni se discuter. (...) il vaut évidemment mieux que ce soit en obtenant, d'abord, le consentement des populations. (...) mettre au coeur de l'agenda des réformes la « rééducation de l'espèce humaine » (...) pour les néolibéraux, le demos n'est pas seulement une plèbe ignorante ou une majorité potentiellement tyrannique. (...) s'ajoutent de nouvelles considérations, inspirées par la théorie de l'évolution, et qui justifient une refonte des techniques de gouvernement. » (p.33-34)

(...) « se produit donc un événement totalement inédit dans l'histoire de la vie : une espèce vivante, la nôtre, se trouve complètement inadaptée à son environnement. Statique, hostile au changement, close sur elle-même et enfermée dans ses propres biais, l'espèce humaine n'a a fortiori aucune des compétences requises pour se gouverner elle-même dans un tel monde, ouvert et incertain. (...) Tel est le coeur des réformes et leur lien essentiel avec la pédagogie et le pouvoir des experts : rééduquer l'espèce humaine pour lui donner le sens de la flexibilité, le goût de la mobilité et les compétences nécessaires à sa survie dans l'environnement ouvert, instable et imprévisible de la compétition mondiale. » (p.35)

« Sauf que (...) le cap est en train de se fissurer de l'intérieur (...) la « crise environnementale » est devenue le talon d'Achille des élites dirigeantes. (...) Comment le cap peut-il à la fois prôner la mondialisation des échanges, qui fait exploser les mobilités et lutter contre le réchauffement climatique, la destruction des écosystèmes et la prolifération des crises sanitaires ? » (p.36)

« Dans un monde néolibéral où tous doivent aller dans la même direction et au même rythme, il ne peut en effet y avoir de conflit. C'est ce qui motive la disqualification constante du négatif et de la critique, et la valorisation permanente de la bienveillance et de l'attitude positive face au changement. A la conflictualité

propre au politique et à la démocratie se substitue un pouvoir archaïque, déjà décrit par Kant dans « Qu'est-ce que les Lumières ? » : celui de bien « veiller » sur les hommes comme on surveille un troupeau. Kant est alors très clair : c'est précisément ce pouvoir, partagé par les tuteurs et par les membres consentants du troupeau, qui menacera toujours les Lumières de ne jamais advenir. Or ce vieux pouvoir pastoral, Kant y insiste, passe essentiellement par la douceur, le confort et la bienveillance. C'est là sa force redoutable. Qu'advient-il alors lorsque surgissent des résistances ? » (p.39-40)

« Cette contre-proposition de Dewey, je la retrouve dans le mouvement des gilets jaunes, avec sa myriade de cabanes et de ronds-points. Défier l'agenda mondial des experts, en montrant qu'il nous mène vers la fin du monde, et redonner un sens collectif, ici et maintenant, à nos milieux de vie. Construire et réinventer des agoras au milieu de ces lieux devenus des « zones », des déserts invivables ou méprisés, s'étant progressivement vidés des services de l'État et des espaces communs de la démocratie, pour être tout entier livrés aux hangars, aux remembrements et au trafic routier. » (p.43-44)

« Il faut bien le reconnaître, le refus de se structurer a démontré, s'il en était encore besoin, les limites d'une démocratie soi-disant « horizontale ». Une telle expression a-t-elle le moindre sens ? » (p.45)

« Mais ce n'est pas moi, ce n'est pas nous qui sommes malades. C'est la transformation progressive et insidieuse de nos manières de vivre, à laquelle nous avons tous, plus ou moins, participé. » (p.48)

« Ce que toutes les classes sociales et toutes les générations sont en train de réaliser, c'est que le néolibéralisme ne se contente pas de servir les intérêts d'une économie mondialisée. Ce que nous sommes tous en train de comprendre à la suite des gilets jaunes et à leurs côtés, c'est que pour accomplir ce programme, le néolibéralisme impose aux populations un grand récit sur le sens de l'histoire, qui n'hésite pas à mobiliser le lexique biologique de l'évolution et de l'adaptation pour transformer le déroulement intime de nos vies. (...) la vie des surnuméraires qui peuplent les zones rurales et périurbaines, nous fait prendre du retard dans la compétition mondiale, et dont l'État lui-même doit programmer la disparition progressive. » (p.52)

« De la défense des retraites à la défense des hôpitaux, des lycées et des universités, dont le pouvoir en place poursuit la destruction, l'enjeu est au fond toujours le même : affirmer et défendre la nécessité, pour tous, de se retirer de la compétition mondiale et de se protéger de la précarisation qu'elle entend imposer à tous les temps de nos vies. » (p.56)

(...) « le monde de l'éducation et de la recherche et le monde de la santé sont désormais devenus les deux secteurs prioritaires, désignés par le néolibéralisme, pour fabriquer des populations adaptées à la compétition mondiale et à la course à l'innovation. » (p.57-58)

« Ce que tout le monde pressent de plus en plus clairement, c'est que le modèle de société qu'il [le néolibéralisme] cherche à nous imposer conduit à un épuisement généralisé de toutes les ressources vitales : celles des écosystèmes, des espèces et des organismes, mais aussi de celles de nos propres ressources somatiques et psychiques, nous condamnant à nous battre jusqu'à l'effondrement de corps et de nos esprits. » (p.63)

« Si nous voulons nous mobiliser, il faudra basculer dans la réalité physique des corps et des lieux. » (p.64)

(...) « se replier sur nos grèves pour, à notre échelle minuscule et sans nous laisser décourager par le voisinage inquiétant de l'océan, tenter quand même l'expérience. » (p.66)

« Plus que l'indifférence, ce sentiment d'isolement et d'impuissance est l'affect dominant qui envahit mes collègues et qui les entrave. (...) Une masse énorme d'individus souffre de la même domination au même moment, et chacun se sent pourtant tout seul ou presque, incapable en tous cas de faire corps et de se mobiliser collectivement. (...) Loin d'être la solution, la conscience de classe est justement, ici, ce qui fait obstacle. (...) Car l'idée est bien de passer du cap aux grèves, et de notre propre destruction à notre lente et profonde réparation. » (p.72-73)

« J'aime ces hasards de la géographie, ceux d'une ville à taille humaine où les pouvoirs sont à portée de main, obligés de s'entrecroiser. J'aime ces plis et ces replis dans le flux de ce qui nous arrive, qui nous entortillent et nous obligent à nous affronter. » (p.79)

« Ce processus [affirmer connaître la fin de l'histoire (donc connaître le cap, avoir un agenda et un plan / programme pour y parvenir : cf. le christianisme, le communisme, le néolibéralisme,...)] ne détruit pas seulement la politique. Ce qu'il détruit, c'est ce que Kant appelait les « conditions de possibilité » de l'apparition des phénomènes eux-mêmes : à savoir l'espace et le temps. » (p.84)

« Des lieux et des temps communs essaient de se reconstituer, juste là où nous sommes. Ils sont à la fois si fragiles et si précieux que, pour moi, les choses sont claires. C'est là, en priorité, qu'il faut engager nos forces et apprendre à doser nos attaques. (...) nous serons quelques-uns à essayer d'ouvrir des venelles, d'aérer les brasiers, de connecter entre elles toutes ces petites flambées. (...) Nous constituons un réseau de résistance où commencent à clignoter quelques lumières, vitales pour les temps sombres qui sont les nôtres et qui sont en train de basculer dans la nuit. Je me dis que nous commençons tout juste à nous rencontrer et que nous allons peut-être apprendre à nous compter. » (p.87-88)

« Il faudrait un diagnostic presque électrique du réseau fragile que nous sommes en train, tels des électriciens amateurs, de bricoler. Et nous ne devons pas oublier que nous pouvons aussi recevoir des décharges un peu trop fortes, qui pourraient nous faire disjoncter. » (p.89)

« Je voudrais plutôt diagnostiquer nos propres faiblesses, celles des plus mobilisées d'entre nous, celles qui bloquent notre imaginaire et nous empêchent de réinventer nos grèves, nous conduisant à l'impuissance. » (p.89)

« Il faut alors se demander où est la véritable violence. Dans ce chaos atomique régi par les règles de la bienveillance, de la parité et de la symétrie [*l'auteure décrit dans les lignes précédentes le déroulement des AG étudiantes à l'Université où des règles régissent les prises et en font des atomes qui se juxtaposent mais s'évitent en permanence*], ou dans le conflit ouvert et résolu des puissances ? Imprégnée de Nietzsche, je me dis que la violence et la domination sont partout, mais que je supporte bien mieux les collectifs qui assument ouvertement le conflit. Ceux qui n'ont pas peur des voix qui enflent et des passions qui emportent. (...) Ceux qui savent que le monde réel est rempli d'asymétries en tout genre, que ces puissances sont à la fois nécessaires et dangereuses et que l'essentiel est qu'il soit toujours possible de les compliquer, de les perturber et de les renverser. Ce monde rempli de tensions, de pouvoirs et d'histoires, où s'empilent et s'opposent les acquis, les héritages et les positions conquises, c'est le territoire local que j'explore depuis quelques semaines pour repérer les forces dominantes et tenter de connecter entre elles les puissances miniatures qui leur résistent. » (p.100-101)

(...) « le champ politique n'est ni « vertical », ni « horizontal », ni même oblique. Qu'entre le Lider maximo ou le chef charismatique qui, depuis la tribune, entraîne ses masses idolâtres vers la révolution, et ces assemblées générales horizontales, où tous se tiennent sagement en rang, inscrits à l'ordre de parole et bridés par les carcans des « règles de l'AG », il doit exister d'autres voies où pourraient s'entremêler le conflit des puissances, le tragique de l'éducation et la réinvention de la démocratie. » (p.105-106)

« Jusqu'à ce que de nouvelles manières de vivre cherchent à émerger, qui défient les pouvoirs locaux et qui, pour la première fois depuis des décennies, commencent à les faire vaciller. » (p.110)

« En finir avec l'ailleurs et aussi avec le plus tard. » (p.111)

« La réalité, c'est que le néolibéralisme se joue d'abord en nous et par nous, dans nos propres manières de vivre. Que ce qui est en cause, c'est bien nous-même et notre intime transformation, dans notre rapport au travail, à l'éducation et à la santé, dans notre rapport intime à l'espace et au temps. » (p.112)

(...) « au grand jeu de la masse et de la massification, c'est le capitalisme, toujours, qui l'emporte à la fin. » (p.113)

« Alors même que plus personne ou presque ne croit à la révolution prolétarienne, son fantasme christique continue de structurer l'imaginaire de la lutte sociale, même chez ceux qui la regardent de loin et avec une mine sceptique. (...) Si notre mobilisation tarde tant à venir, c'est aussi parce qu'une lourde métaphysique, encombrée des ombres de Dieu, nous empêche tout à la fois de transformer le monde et de l'interpréter, en détraquant notre rapport au temps. » (p.114-115)

(...) « il s'agit de dés-automatiser nos conduites et de renouer avec un rapport critique à ce qui nous entoure. (...) Prenons le temps de nous asseoir sur nos grèves et on pourrait alors se demander : « qu'est-ce qu'une grève ? », et puis se poser plein d'autres questions sous toutes les formes nouvelles de mobilisation qui, ici et maintenant, sont déjà en train de s'inventer. » (p.116-117)

« Écrire et lire des livres, enseigner, étudier et chercher, c'est aussi tenter de se transformer soi-même et de comprendre ce qui nous entrave pour se redonner une réelle puissance d'agir. » (p.117)

« Ecrire des livres, ou des articles, ou des notes, ou des mails, écrire et parler à ses amis, à ses collègues, à des destinataires inconnus, pour se remobiliser et pour mobiliser autour de nous, écrire et lire sans cesse sur ce qui nous arrive, (...), n'est-ce pas déjà faire la grève ? N'est-ce pas une mobilisation qui a déjà commencé ? (...) Qu'est-ce au fond qu'une activité « pratiquement-critique » [*référence à Marx et à ses*

Thèses sur Feuerbach] et comment pouvons-nous faire la preuve de « la réalité et de la puissance de [la] pensée, la preuve qu'elle est de ce monde » ? » (p.118)

[Viennent ensuite 11 thèses dont voici quelques extraits...]

« que nous prenions politiquement au sérieux la question de l'espace et de ses lieux et la question du temps et de ses rythmes. »

« la mobilisation est comme la retraite (...) il n'y a que des « régimes spéciaux », liés à la place particulière que chacun occupe et que chacun invente, ici et maintenant, exactement au lieu où l'on habite, avec ses forces, ses faiblesses, ses contraintes et son histoire. »

« Utilisons la grève pour vaincre en nous cette ombre de Dieu et revenir à un présent partagé et ralenti (...) Refusons tout agenda mondial et substituons-lui la polyphonie de nos emplois du temps minuscules, qu'il nous faudra jour après jour tenter de coordonner entre eux. »

« Gardons-nous de la lourde métaphysique de la cause, de la substance et du sujet, qui produit de la démobilisation en masse (...) La grève n'est pas nécessairement une affaire brutale de masse et de contre-masse. Elle réclame, bien plus souvent, le tact, la précision et l'art de la dentellière, qui toujours se jouent dans les détails. »

« La grève n'est pas logiquement associée à la souffrance, mais elle ne peut faire l'économie du conflit, avec soi-même et avec les autres autour de soi. (...) Le conflit ici ne vise pas à détruire les adversaires, mais à rentrer en tension et en contact avec eux pour qu'on en sorte tous changés. La grève, c'est le moment par excellence où l'on s'éprouve et où l'on se rencontre, où nos relations se transforment et se chargent en intensité. » »

« elle suppose le déblocage de l'imaginaire et la production buissonnante d'images jamais vues. »

« il faut reconquérir les temps communs et les places publiques qui sont les conditions de la démocratie. »

« Car ce qui importe, ce n'est pas seulement de transformer le monde, c'est aussi de l'interpréter. Et de ne pas le faire tout seul dans son coin, mais en exposant tous les savoirs à leur confrontation mutuelle, sans hiérarchie a priori mais avec la plus grande rigueur. »

« permettre à toute une cité qui pense de s'asseoir ensemble pour s'affecter et se disputer, au sens de la disputatio. »

[Postface]

« En mettant le monde entier à l'arrêt, le virus n'est-il pas notre meilleur allié ? Je me dis plutôt que, si on le laisse conspirer avec les dangereux capitaines qui nous dirigent, il pourrait bien achever de nous décomposer. »

« La dissolution immédiate de toutes les agoras, de tous les conseils et de tous les groupuscules où la démocratie tentait de reprendre vie, désormais identifiés comme de dangereux foyers infectieux, réalise au fond le rêve biopolitique du néolibéralisme : celui d'un monde plein de risques et de menaces, où les troupeaux, par nature irrationnels et ignorants, doivent apprendre à suivre sans résistance et dans la discipline les ordres éclairés des bergers. » (p.134).